REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

20e ANNÉE — N° 7. — JUILLET 1877

Progrès social et réincarnation

Messieurs, à propos d'une question de moralité sociale qui a été récemment effleurée dans la *Revue spirite* (1), il m'est venu sous les yeux une correspondance d'Algérie qui a troublé un instant ma conscience, et dont je désire soumettre l'esprit à nos frères de travail.

Il y a des êtres humains plongés dans l'abjection, et il s'agit de savoir si nous devons les sortir de l'abîme et les racheter par notre dévouement, en toute liberté de cœur, en toute indépendance d'esprit. L'auteur de cette correspondance ne le croit pas. Il admet bien la charité partielle pour « le pécheur, la Madeleine repentante, » mais s'appuyant sur la théorie de la réincarnation, il voit dans un projet de rédemption générale une atteinte à la volonté de Dieu, à la loi du talion, à la justice expiatoire. « Ces malheureuses créatures, dit-il, ne sont autres pour nous, spirites, que des riches personnages qui dans une incarnation précédente ont abusé de leur fortune pour souiller la fille du pauvre... Ils ont récolté ce qu'ils ont semé... Laissons un peu accomplir les desseins de Dieu... Il faut que les lois de Dieu aient leur cours... »

Je vous avoue, Messieurs, que j'ai été profondément stupéfait, en lisant la lettre dont j'extrais ces quelques lignes, car jamais encore il ne m'était venu à la pensée que la doctrine d'Allan Kardec comportât une semblable interprétation. Et, comme notre frère d'Algérie parle au nom de plusieurs de ses compatriotes, il m'a semblé qu'il y avait là un symptôme philosophique suffisant pour appeler une discussion.

1. L'œuvre de Mme Butler.

Pour que la lumière se fasse, il faut que chacun donne son avis. Voulez-vous me permettre de dire le mien ?

1° Je ne crois pas que le principe de la réincarnation contienne un devoir d'indifférence ou d'abstention, sous prétexte de justice.

2° Si la réincarnation avait de telles conséquences, elle serait en contradiction avec la morale résumée dans notre devise : *Hors la charité pas de salut;* et forcé, sous peine d'absurdité, de faire un choix entre cette théorie et cette morale, je n'hésiterais pas un instant à sacrifier la théorie.

3° Toutes les fois qu'une interprétation est en désaccord avec l'impulsion désintéressée du cœur, avec l'inspiration des âmes grandes et sympathiques, et avec la marche évidente du progrès humain, cette interprétation, pour moi, n'est pas identique à la vérité intégrale, et elle ne peut qu'être nuisible à la doctrine interprétée.

4° Je crois (et ceci d'après des conversations et des réflexions toutes récentes) que si nous écartons les interprétations anti-progressistes, nous aurons fait beaucoup pour le rapprochement des deux écoles qui se partagent l'étude des phénomènes produits par les Esprits.

Je m'explique :

Proudhon dit quelque part, après Kant et Hégel :

« Dès qu'un fait, une idée, présente un rapport contradictoire et « développe ses conséquences en deux séries opposées, il y a dé- « gagement à attendre d'une idée nouvelle et synthétique. » C'est là *l'antinomie;* elle est partout dans la recherche laborieuse de la vérité. Ici, en particulier, nous pourrons peut-être nous éclairer de cette conception. Si je montre qu'il n'y a pas incompatibilité entre la loi de charité et le principe de réincarnation (ce qui revient à dire entre l'amour et la justice), j'aurai par là même élucidé, en faveur du progrès actif aussi bien que de notre théorie des épreuves, les deux premières propositions que j'ai énoncées. Quant aux deux dernières, elles sont de même connexes et pourront se justifier par un procédé analogue.

Nous sommes en présence d'une idée, d'une conception qui se développe en deux séries opposées : le talion, l'expiation, la justice, ce qui est la loi antique ; la charité, l'amour, le pardon, ce qui est la loi chrétienne. A la place de l'antagonisme qui semble exister actuellement entre ces deux séries (ce qui fait que pour les uns le pardon chrétien est une injustice, et que pour les autres la justice

du talion est une barbarie), n'y a-t-il pas dégagement à attendre d'une idée nouvelle et synthétique qui soit la loi de l'avenir?

Ces deux séries, — j'entends leurs deux principes, — sont, pour ainsi dire, les deux sexes de la morale. Tant qu'ils ne savent pas qu'ils sont destinés l'un à l'autre, ils se combattent, étant de natures différentes. Mais un jour vient où ils se comprennent, où ils se pénètrent, où ils se fécondent. Le résultat, le seul produit possible de leur combinaison définie (je ne dis pas « mélange », et pour cause), en un mot la *synthèse*, c'est la SOLIDARITÉ.

Justice, *Amour*, *Solidarité*, voilà les trois étapes de la loi morale; et ces trois mots sont la trilogie de l'avenir.

Il serait trop long de chercher ici à expliquer, par le détail, comment la notion de *solidarité* concilie la *justice* et *l'amour*, en ce qui concerne la réincarnation. Qu'il suffise de dire que l'expiation paraissant être l'effet en retour de la quantité de mal qu'on a produit, il est toujours en notre pouvoir de l'abréger, en réparant, c'est-à-dire en détruisant une certaine quantité de ce mal. N'est-ce pas équitable? Et ceux qui poussent les êtres humains à la création du *mieux social*, c'est-à-dire à la réparation en masse, ne sont-ils pas dans la voie de justice, en même temps que d'amour et de progrès? Nous sommes habitués à considérer comme justice la prison et le bagne, c'est-à-dire le châtiment strictement défini par une sentence. Mais, parce que nous n'avons encore rien trouvé de mieux pour nos institutions, ce n'est pas une raison qui nous dispense de dégager la justice divine de cette conception primitive. Les idées nouvelles étant obligées de se modeler sur les formes sociales existantes, afin d'être saisissables pour tous, c'est le devoir des intelligences philosophiques d'en dégager l'esprit et de n'accorder à la lettre que la valeur des conceptions usuelles qui l'ont nécessitée. C'est ce que vient de faire miss Anna Blackwell, dans un admirable travail d'une vingtaine de pages (1); et j'en extrais quelques lignes qui jetteront une vive lumière sur l'idée de la réincarnation. L'enseignement des Esprits supérieurs, dit-elle, « doit prouver l'origine, la loi de développement et la destinée « communes de *toutes* les créatures de l'univers, depuis la plus « inférieure jusqu'à la plus élevée, en montrant que toutes les « formes de souffrance et d'effort, de vie et de mort, résultent de

1. *De l'effet probable du progrès des idées spirites sur la marche sociale de l'avenir*. 1 fr., *franco*, librairie spirite.

« cette communauté d'origine et de destinée, et ont lieu en vertu « d'un plan unitaire et d'un dessein qui relient ensemble, dans « une chaîne sans fin de progrès, tous les règnes, modes et régions « de la création. »

. . . . . .

« Les institutions de l'avenir procéderont d'une théorie de « l'existence qui nous montrera toutes les créatures de l'univers « passant successivement par les mêmes étapes, étant parties d'un « seul et même point, suivant une seule et même voie, et devant « atteindre une seule et même destinée; splendide synthèse dans « laquelle les diversités apparentes et temporaires tendent toutes « vers un but commun, et dans laquelle les intérêts de *chacun* « sont inséparables de ceux de *tous :* aussi ces institutions sont- « elles l'application pratique de cette conviction que non-seule- « ment la bienveillance active est bien réellement le seul « accom- « plissement de la loi » de la création, mais encore, que *nous ne « pouvons assurer nos intérêts propres, et notre bonheur indi- « viduel, qu'en substituant aux arrangements divergents et « antagonistes qui font de* TOUS *les rivaux et les ennemis de « CHACUN, les arrangements convergents et coopératifs qui « assureront à* CHACUN *l'aide et le concours de* TOUS. »

Ainsi compris dans l'harmonie de l'ensemble, le problème des origines et la question de préexistence ne conduisent plus à l'indifférence et au laisser-faire, mais à la solidarité et à la *bienveillance active*. Et même, comme pour répondre à ceux qui reprochent au Spiritisme de ne rien ajouter aux conquêtes morales du Christianisme, *ne semble-t-il pas que l'étude des origines, en nous révélant la solidarité, non-seulement humaine, mais universelle, doit éclairer, un jour, tout un ordre de devoirs nouveaux encore bien obscurs, et dont la création de la Société protectrice des animaux est un signe précurseur?* Lorsque nous aurons étudié le développement des principes intelligents et affectifs chez les êtres inférieurs à l'homme, nous pourrons savoir comment il faut diriger ces principes pour les conduire dans les voies de l'harmonie conformément au plan divin. Lorsqu'il n'y aura plus de bourreaux, le progrès qui ne s'arrête jamais ne proposera-t-il pas la suppression des bouchers?

Je vous demande pardon, messieurs, de m'être laissé entraîner par mes propres réflexions. J'aurais pu citer et commenter quelques passages des œuvres d'Allan Kardec où il est dit que

« nous pouvons dès cette vie racheter nos fautes en les réparant..., que le mal n'est réparé que par le bien..., que la durée des souffrances est basée sur le temps nécessaire à l'amélioration... » « L'état de souffrance et de bonheur étant proportionné au degré d'épuration de l'Esprit, la durée et la nature de ses souffrances dépendent du temps qu'il met à s'améliorer. A mesure qu'il progresse et que ses sentiments s'épurent, ses souffrances diminuent et changent de nature. » (Livre des Esprits, 23e édit. § 1000 et 1004). J'aurais pu en conclure que tout en restant scrupuleux observateur de la doctrine, on pouvait songer à diminuer les souffrances de ses semblables ou à en modifier la nature. Mais je suis d'esprit peu dogmatique, je ne m'appuie sur les textes que comme sur des auxiliaires et non comme sur des maîtres infaillibles; et je me fais un plaisir d'accepter le point de vue que dictait dernièrement un Esprit dans une réunion de la rue de Lille. « Vous n'êtes pas doctrinaires, disait-il, vous êtes humanitaires... Vous appartenez au groupe des chercheurs, vous venez grossir les rangs de tous ceux qui partent de ce point de départ : le moi conscient, pour poursuivre, dans les altitudes de la pensée, la résultante : Dieu. » Je crois que nous devons tous apporter à la table commune de la vérité les fruits de nos réflexions, sans réticence, c'est-à-dire sans honte et sans avarice, afin de communier en esprit, de *penser en commun*, et de préparer l'avènement de la Solidarité et de l'*Humanité consciente*.

Je n'ai pas la prétention d'avoir pleinement élucidé la question qui s'est posée à mon esprit; mais je considère comme mon devoir de vous communiquer les pensées, sans doute trop incohérentes, que ce problème m'a suggérées; car si l'influence des invisibles a voulu qu'il s'y glissât quelques parcelles de vérité, elles n'appartiennent pas à l'individu qui n'est rien, mais à la grande famille où chacun donne et reçoit, pour que tout soit définitivement élaboré par l'ensemble.

J'aurais voulu, pour terminer, jeter un coup d'œil sur les causes de division qui séparent les deux écoles du spiritualisme expérimental, et me demander pourquoi deux grandes légions d'Esprits, que rien ne nous autorise à accuser d'imposture, ne tiennent pas un langage identique. J'aurais voulu rechercher si d'un côté les Esprits n'ont pas voulu favoriser la force d'initiative en supprimant momentanément le problème des origines, des vies antérieures (et par suite les erreurs possibles au sujet de la réincar-

nation), et si de l'autre côté les Esprits n'ont pas voulu satisfaire le besoin d'explication qui est en nous au sujet de l'égalité originelle, en nous révélant la réincarnation qui seule est capable d'y répondre. *N'y a-t-il pas là une division du travail appropriée aux natures de deux races, l'une avide surtout de liberté, et l'autre d'égalité?* Les Esprits n'ont-ils pas profité des ces différences pour nous apporter les deux termes d'une antinomie, voulant sans doute nous laisser le soin de dégager en commun la *synthèse*, sur le terrain philosophique et analytique que miss Blackwell (1) explore avec tant de grandeur? Ces questions m'entraîneraient trop loin; je me borne à les indiquer aujourd'hui, ne voulant pas abuser de votre bienveillance; en attendant de revenir sur ce sujet, je vous prie, messieurs, de recevoir mes salutations les plus fraternelles. J. Camille Chaigneau.

Paris, 2 mai 1877.

P. S. — J'ai été heureux de voir, dans la dernière séance de la rue de Lille, que tous les membres présents étaient d'accord pour dégager le principe de la réincarnation (qui doit produire l'acceptation courageuse de nos propres épreuves), de tout point de vue qui produirait ce résultat : la résignation pour les autres. Suivant leur avis, que je partage entièrement, nous devons faire notre profit du principe, de l'idée générale, pour être forts et patients dans la lutte; nous devons être indulgents et secourables en songeant aux déchéances que nous avons pu subir nous-mêmes dans une vie précédente, et nous n'avons pas qualité pour juger les existences antérieures de nos frères, puisqu'une loi de sagesse a voilé en nous le souvenir du passé personnel.

9 mai 1877.

Voyage de M. José de Fernandez

Mars 1877.

Une circonstance favorable nous a procuré le plaisir de visiter nos frères en croyance, dans les pays de Tabedelle et de Tarrasa, Espagne; nous avons constaté leur union intime et tous sont disposés à souffrir n'importe quelles tribulations pour la cause du Spiritisme.

1. L'essai de miss Anna Blackwell a été couronné par l'*Association britannique des spiritualistes*

Le 24 février, à neuf heures du soir, nous avons assisté dans le salon de l'honorable Dr Estebon Renon, à une séance où quatre-vingts personnes étant réunies, s'adressaient à Dieu avec les armes de la vérité et de la science. L'honorable et fervent Spirite, Dr Estebon, ouvrit la séance par un discours sur le spiritisme; il a constaté son rapide et triomphant progrès, malgré les obstacles qu'on lui oppose. L'orateur insista sur le danger des médiums obsédés, plus à craindre pour le Spiritisme, que les injures et toutes les calomnies de la chaire et de la presse réunies contre lui.

Il insista pour bien faire comprendre que les mauvais Esprits se faisaient un plaisir de s'emparer des médiums légers, orgueilleux ou fanatiques, et que, sous le prétexte de charité, ils leur donnaient de mauvaises communications, dictées qui ne pouvaient manquer de nuire à la doctrine et de faire rire ses ennemis.

Il s'efforça de faire comprendre, combien il était utile de lire les œuvres fondamentales de la doctrine pour ne pas tomber dans des erreurs souvent très-déplorables, et surtout, de se bien tenir en garde contre les prescriptions médicales quand on n'a pas le titre de médecin.

Le meilleur médicament, ajouta-t-il, pour guérir ou soulager, soit un malade ou un obsédé, c'est d'établir, par la pensée, un courant fluidique dirigé sur le patient avec toute la force de l'âme.

Il est malheureusement vrai que, avec nos sens matériels et grossiers, nous avons de la peine à comprendre ces phénomènes; cependant, ils vont en augmentant chaque jour et dans un avenir peu éloigné ils seront à la portée de tous.

Après ce discours, d'autres frères prirent la parole; ensuite, les médiums se mirent à écrire et obtinrent de belles communications.

Le jour suivant, nous passâmes à Tarrasa, pour visiter un ami et frère en croyance qui depuis longtemps souffre avec résignation d'une cruelle maladie; nous arrivâmes juste à point pour assister à une séance qui a lieu tous les dimanches à la maison du Dr Miguel, propagateur infatigable du Spiritisme. Soixante frères étaient réunis chez lui, et la séance commença par des prières, soit pour l'appel des bons Esprits, soit pour écarter les mauvais; la ferveur de tous les assistants nous a vivement touché et nous avons surtout admiré l'ordre et l'union qui existent parmi eux, grâce à la bonne direction de leur président.

Les médiums obtinrent des communications très-remarquables,

surtout celle du nommé Buenaventura, homme infirme et sans instruction qui dès l'âge de neuf ans, a dû quitter l'école pour la fabrique de tissage où il gagne péniblement sa vie.

Étant tombé en somnambulisme, ce médium parla longuement et savamment sur la destinée de l'homme et sur ses incarnations successives et obligatoires, indispensables à son progrès continu. Avant de terminer la séance, chacun, selon ses moyens, déposa son obole pour le soulagement des nécessiteux.

Traduction du Dr Lerch; tiré de la *Revista Espiritista*, de Barcelone.

A propos d'un fait rapporté par lord Herbert de Cherbury

(Voir nº de juin, p. 178).

Lorsque j'habitais Chaumont, j'occupais le second étage d'une vieille maison dont une partie avait été détachée d'un ancien couvent. Mon logement n'étant pas des plus vastes, j'avais dû pour économiser le terrain donner à certaines pièces double et triple destination. De l'une entre autres, la plus retirée et la mieux à l'abri des bruits du dehors, j'avais fait tout à la fois mon bureau, mon cabinet de bric-à-brac, mon atelier de reliure, finalement mon *refugium clausum* pour les jours où je sentais le besoin de me faire ermite.

Un soir d'automne (1873), alors que ma femme et moi nous étions dans sa chambre occupés à lire au coin du feu, la table sur laquelle nous étions accoudés fit entendre coup sur coup plusieurs craquements secs. L'instant d'après, une toilette se mit à craquer de la même façon.

— C'est singulier, dit ma femme, pourquoi les meubles craquent-ils ainsi ? — Rien de plus naturel : le feu flambe, la table est près de la cheminée, la toilette n'en est pas éloignée; simple effet de la dilatation des fibres du bois.

Un coup frappé comme avec un marteau sous ma chaise me coupa la parole. Ma femme me regarda, tout interdite : Tu as beau dire, tout cela n'est pas naturel. — Surnaturel alors, pourquoi pas diabolique et à quoi bon s'arrêter en si beau chemin? — Plaisante tant que tu voudras, mais explique. — Explique, explique... Tu me mets le pistolet sur la gorge comme si j'étais de l'Institut. A la rigueur, est-il si difficile de comprendre que l'ac-

tion de la chaleur sur une planche?... Un coup de fouet, suivi d'un cliquetis de verres brisés, cingla l'air au-dessus de nos têtes.

Je ne riais plus, et nous nous regardions aussi stupéfaits l'un que l'autre, attendant la suite. Cinq minutes, dix minutes s'écoulèrent, rien de nouveau.

— Achève ton explication, me dit-elle avec une pointe d'ironie. — Encore me faut-il le temps de réfléchir. — Ce qui signifie, en bon français, que ta physique est en déroute. Avoue que tu n'y comprends rien. Eh bien, moi, je crois y comprendre quelque chose. — Quoi ? — C'est que le Spiritisme pourrait bien avoir raison en attribuant certains faits... — Aux Esprits ! Nous y voilà. Et, sérieusement, tu en serais venue à croire... — Sérieusement. Encore une fois ris tant qu'il te plaira, mais après explique.

Bien que je n'en voulusse pas convenir, ma curiosité était éveillée pour ne pas dire surexcitée. Je dormis peu cette nuit-là, et Dieu sait le voyage que je fis dans le monde des hypothèses à la recherche d'une solution introuvable. Il est vrai que, en fait de Spiritisme, je ne connaissais guère que les diatribes de sacristie et les plaisanteries de petite presse débitées sur son compte, ce qui ne pouvait pas m'être d'un grand secours dans mon enquête.

Le lendemain, je voulus, comme on dit, en avoir le cœur net, et je me procurai le *Livre des Esprits*.

— Quelle est ta conclusion? me demanda ma femme, après que nous l'eûmes parcouru. — Ni oui, ni non. J'attends. Si les bruits d'hier étaient intentionnels, s'ils avaient une cause intelligente, il y a tout à parier qu'ils se reproduiront.

Immédiatement, un coup violent fut frappé dans la table sur laquelle je venais de poser le livre, et, comme si la réponse n'était pas assez explicite, tous les meubles se mirent à craquer à tour de rôle.

— Cette fois, dis-je, je conclus. — Et ta conclusion est... — Que l'un de nous deux est médium.

Je taillai sur-le-champ deux planchettes dans un fond de boîte. Je les munis de leur crayon, et nous voilà à l'œuvre. Au bout de trois quarts d'heure, je n'avais pas obtenu une virgule (vingt fois depuis j'ai renouvelé l'essai sans plus de succès). Après cinq minutes d'attente la planchette de ma femme s'était mise en mouvement; mais, particularité bizarre ou significative, comme on voudra, la plupart des réponses étaient écrites en caractères renversés ou tracées en ronds ou en spirales. Ces réponses d'ailleurs

ne dénotaient pas une intelligence des plus distinguées, tant s'en faut. Le début n'était pas encourageant. Quoiqu'il en fût, ne désespérant pas d'obtenir quelque chose de mieux, nous continuâmes cette correspondance pendant plusieurs semaines. Espoir vain; des banalités, du gros sel ou des refus sans motif. Nous avions affaire à un farceur de troisième ordre.

Un jour, m'étant permis de lui adresser quelques observations critiques, il répondit sèchement qu'il n'aimait pas les philosophes.

Précédemment, il nous avait dit qu'il entrait en relations avec nous pour philosop*hier*.

A partir de là il ne nous fut plus possible de tirer de lui autre chose que des oui ou des non, des dessins baroques ou des caricatures. Nous finîmes par lui laisser faire son tapage à son aise sans autrement nous en préoccuper. Notre indifférence pour ses talents typtologiques le froissa, paraît-il, et dès lors nous n'eûmes plus de nouvelles de *Pompon-la-joie* (1), si ce n'est un soir : tous les meubles se mirent à craquer successivement, puis, après quelques minutes de silence, une paire de pincettes appuyée obliquement contre un croissant de la cheminée se dressa subitement en exécutant, durant quelques secondes, un carillon précipité, comme si une tringle de métal eut, d'un mouvement rapide, alternativement frappé ses deux branches. Ce fut tout, et plusieurs mois s'écoulèrent sans qu'il nous donnât *signe de vie*.

Un matin, vers onze heures (14 mai 1874), j'étais en train d'écrire dans le cabinet dont j'ai parlé, ne songeant à rien moins qu'à notre farceur, lorsqu'un roulement formidable et que je ne saurais mieux comparer qu'à celui que produirait une avalanche de moellons me fit sauter sur ma chaise. Je me retournai vivement, fort ému, je l'avoue, à l'idée que le mur auquel je tournais le dos s'écroulait. Le mur était debout et moi planté en face ne figurant pas mal, j'imagine, la statue de l'ébahissement. Alors un corps de bibliothèque suspendu par deux anneaux à des pitons vissés dans ce mur fit demi-tour comme s'il était monté sur pivots et, se penchant à droite, versa en cascade tous les volumes rangés sur ses rayons. (Environ 200.)

Au bruit ma femme était accourue. Que se passe-t-il, me demanda-t-elle ? On croirait qu'on démolit la maison.

— Jusqu'ici il n'y a pas apparence, mais, tu vois, la démolition

(1) Sobriquet qu'il avait adopté sans vouloir nous donner son nom.

de la bibliothèque est assez bien commencée. — Un des pitons se sera détaché.

— Pas le moins du monde et la preuve, c'est qu'ils sont tous deux à leur place; seulement un anneau s'est dégagé de celui auquel il était accroché; par quelle opération? c'est ce que je ne comprend pas, pas plus que je ne m'explique comment les deux tiers des volumes s'y sont pris pour se ranger en une pile à droite sur le plancher, en deux piles à gauche sur le coffre à bois, toutes trois dressées au fil à plomb. Ces précautions me rassurent sur leur sort. Mais le surplus, tous ces malheureux culbutés pêle-mêle sur les pots à colle et l'écuelle à couleur, dans quel état sont-ils! dans quel état!

— Juste à point pour une lessive. Mais que sont devenus les *magots* et *mistress Placide* dans la débacle? (1).

— C'est vrai, disparus; je n'avais pas remarqué leur absence au clou.

Je les cherchais des yeux quand une série de plusieurs coups frappés dans un coin de la chambre attirèrent mon attention de ce côté. Un des cadres de chinoiseries était à plat sur le plancher, l'autre dressé *perpendiculairement* contre ma presse à rogner et se trémoussant pour me tirer d'incertitude. Quant à mistress, où était-elle? Je fis une inspection générale; introuvable.

En attendant, dit ma femme, il n'en faut pas moins déjeuner. Je ne sais ce qui passe à la cuisine, je te laisse à tes recherches et au pansement des victimes.

Après une nouvelle et inutile tournée à la poursuite de la fugitive, je ramassai mes chinois. Après quoi, je rajustai l'anneau et passai aux livres. Jusqu'ici, pensais-je, tout va bien; cadres, verres, personnages, livres, tous intacts; pas une écorniflure, pas une égratignure après ce saut périlleux; oui, mais la suite, mais tous ceux qui sont là en tas sur la colle et la couleur répandues. Allons courage! J'en relève dix, vingt, je les relève jusqu'au dernier, immaculés, sans un feuillet froissé ou corné. Comment s'y étaient-ils pris pour exécuter ce tour d'adresse? Explique qui pourra. Je le donne en mille à refaire à M. Chevillard qui est pourtant un malin.

1. Nous nommions ainsi deux cadres renfermant des chinois et des chinoises faits de morceaux accolés, en extase devant des fleurs impossibles; un troisième où figurait en taille-douce une dame entre deux âges sucrant son thé avec tout le sérieux qu'exige une opération de cette importance.

J'achevais de relever les derniers volumes quand ma femme rentra : — Combien de blessés? — Pas un. — Impossible. — Vérifie. — Et mistress? — Pas de nouvelles. — Et tu as regardé partout? — Partout. Ah! pardon, excepté dans le coffre à bois; mais à moins qu'elle n'ait traversé le couvercle et sans déranger les livres empilés dessus, je n'imagine pas... Tout en parlant j'avais soulevé le couvercle, Mistress était au fond du coffre parfaitement intacte, nonchalament étendue sur deux bûches et continuant de sucrer son thé avec un flegme inaltérable. Qu'en penses-tu, me dit ma femme? — Je pense que je croirais demain avoir rêvé, si tu n'étais là pour m'affirmer la réalité des faits. De plus, je soupçonne notre farceur habituel d'être l'auteur de la plaisanterie. Prends la planchette.

Question : Est-ce toi, toujours le même, qui t'amuses à nos dépens? Réponse : Une page couverte d'arabesques.

Tout cela n'est qu'un conte ridicule diront beaucoup de gens. Non, c'est une histoire invraisemblable et pourtant vraie, je l'affirme.

T. Tonoeph.

Réponse à M. Algol

Voir la revue de juin 1877. — *(Suite et fin).*

Il est vrai que j'ai clairement et ouvertement dit ce que, par prudence, on avait tenu caché sous des voiles. Mais le moment n'est-il pas venu de soulever ces voiles? et l'œil des spirites n'est-il pas assez fortifié pour pouvoir supporter dans tout son éclat la lumière de la vérité et contempler Isis dans sa nudité divine?

Il ne suffit pas cependant qu'une doctrine soit celle du *Livre des Esprits* et d'A. Kardec pour qu'on doive l'accepter aveuglément : on ne doit accepter comme vrai que ce que la raison dit être tel. Quand je fis mes *Lettres aux Ignorants*, je ne pensais nullement au *Livre des Esprits* et à son auteur : j'exposais une doctrine qui après avoir longtemps effarouché ma raison avait fini par s'en faire accepter. Cela n'empêche pas que je fus très-heureux de l'approbation d'A. Kardec : il est douloureux d'être seul de son avis en de semblables matières. Alors seulement, en le relisant, je compris le *Livre des Esprits*.

Je croyais, en exposant mes idées, en avoir rigoureusement démontré la vérité. M. Algol trouve, au contraire, que je me suis contenté d'affirmer sans démontrer. Je vais donc essayer de présenter, comme il le désire, mes arguments d'une façon plus satisfaisante.

Je commencerai par montrer l'erreur du système de M. Algol, et ce sera, si j'y réussis, avoir à moitié démontré la vérité du mien.

S'il pouvait y avoir quatre êtres éternels, l'élément matériel, le semi-matériel et l'immatériel duquel, seul, Dieu tire les Esprits, et que tous ces êtres fussent infinis en nombre, comme le veut M. Algol, nous aurions là quatre infinis, ce qui n'est pas une petite difficulté, un seul créant déjà assez d'embarras à la raison. Mais ce n'est pas tout ; Dieu, et ici M. Algol a parfaitement raison, ne peut avoir été un seul instant inactif et a toujours créé ; d'où il suit rigoureusement que parmi les mondes et les Esprits créés, il n'y en a aucun qui soit le premier, aucun qui soit le second, le troisième, enfin aucun qui soit le dernier ; c'est-à-dire qu'il n'y en a aucun qui existe réellement, ce qui est quelque peu étrange ! Mais passons là-dessus et admettons cette monstrueuse absurdité, que des êtres bien réels, non des êtres imaginaires, des modes, des riens, en un mot, puissent exister sans former un nombre ; une autre difficulté se présente, non moins grande. Si aucun être n'est sorti du chaos le premier, aucun n'en sortira le dernier ; de sorte qu'une infinité d'êtres sont condamnés à y rester éternellement. Or, ou la vie est une bonne chose, ou c'est une mauvaise chose. Si c'est une bonne chose, pourquoi Dieu la refuse-t-il aux uns et l'accorde-t-il aux autres ? Si, au contraire, comme quelques-uns le croient, c'est une mauvaise chose, pourquoi nous l'a-t-il donnée de préférence à d'autres ? Pourquoi ne pas nous laisser dormir tranquilles dans le chaos ? Voilà les difficultés que présente la doctrine singulière des quatre éternels ! Je les livre aux méditations du lecteur.

Mais peut-il y avoir quatre êtres éternels ? Peut-il même y en avoir deux ? Je dis non, et je le prouve. Être éternel, Être absolu, Être nécessaire sont trois expressions synonymes, qui signifient que l'être dont il s'agit existe par lui-même, ne dépend d'aucun autre être, a en lui tout ce qu'il faut pour être ; c'est-à-dire possède toute la plénitude de l'être. Ne serait-il pas absurde qu'un être contingent eût des qualités supérieures à celles de l'Être nécessaire ? Il faudrait pour cela que l'effet fût plus grand que la cause. Or il y a dans le monde des êtres intelligents ; donc l'Être éternel doit être une intelligence, et une intelligence parfaite. De plus, il doit être unique ; car il implique contradiction que deux êtres soient parfaits, aient la plénitude de l'être, et pourtant diffèrent entre eux ; c'est-à-dire qu'ils soient à la fois identiques et non iden-

tiques. Donc, dans l'absolu, il n'y a que l'intelligence parfaite, Dieu ! tout le reste, matière ou Esprit ne portant nullement le caractère de la nécessité, et, par conséquent, de l'éternité.

L'Être absolu est immuable dans sa nature, ne pouvant être ni plus ni moins qu'il n'est ; l'être relatif, au contraire, est sujet à de perpétuels changements, comme nous le voyons de tous les êtres de l'univers, qui ne sont jamais identiques à eux-mêmes.

Mais si Dieu est un et que le monde existe, d'où l'a-t-il tiré ? — Du néant ? — C'est impossible. — Il l'a donc tiré de soi-même ? — Comment et par quel procédé ?

On ne peut résoudre la difficulté qu'en reconnaissant que Dieu contient virtuellement en son sein tous les êtres et qu'ils en sortent par des dégagements successifs ; qu'il est un mais non simple ; qu'il est à la fois un et plusieurs, et il faut nécessairement qu'il en soit ainsi pour Dieu, sous peine de le voir frappé d'impuissance, de stérilité, d'imperfection. Pour pouvoir être le Créateur, le Parfait, il faut que l'unité et la pluralité s'unissent en Lui ; il faut qu'il soit le Grand-Être formé d'un nombre inconnu de personnes identiques, distinctes seulement par ce fait que l'une n'est pas l'autre, vivant les unes dans les autres, se complétant réciproquement, étant nécessaires les unes aux autres, ne pouvant, par conséquent, etre les unes sans les autres. Car s'il était simple, indivisible, comme il ne pourrait tirer le monde du néant ni de soi-même, il ne pourrait créer ; il serait, comme je viens de le dire, impuissant, imparfait : il ne serait pas Dieu ; il ne se connaîtrait même pas, toute connaissance étant une distinction. Il pourrait, à la rigueur, être, mais non vivre.

C'est donc avec sa propre substance, avec les éléments qui le composent que Dieu crée. Et cela ne peut avoir lieu que par l'immolation, la chute, la mort d'une partie de ces éléments. Voilà pourquoi, dans les Védas, la création est considérée comme un grand sacrifice, où Dieu, ministre et victime, s'immole lui-même en se divisant.

On me demandera peut-être pourquoi cette immolation ? — Je répondrai, comme je l'ai déjà fait : par l'excellente raison que M. Algol a donnée, parce qu'on ne peut pas comprendre Dieu un seul instant inactif. L'inaction ou, ce qui revient au même, la répétition continuelle du même acte, engendre pour tout être le plus insupportable des tourments, l'ennui ! C'est ce que le passage suivant, emprunté au dernier chapitre de *Candide*, exprime admirablement : « Ces spectacles fesaient redoubler les dissertations ; et

quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif, que la vieille osa un jour leur dire : Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un *auto-da-fé*, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ! C'est une grande question, dit Candide. »

L'idée d'unité et de pluralité en Dieu se retrouve dans presque toutes les cosmogonies, depuis l'Inde ancienne jusque chez nos sauvages de la Polynésie. Dans la Bible juive, on lit, ch. II, v. 7 de la *Genèse* : « Et celui qui est, a été et sera les Dieux. » (tr. de A. Pezzani). En Égypte, un temple portait cette inscription : « A toi qui es une et tout, divine Isis. »

Maintenant, ces chutes et ces ascensions alternatives sont-elles aussi contraires à la raison humaine et à la sagesse divine que M. Algol le croit ? — Si elles sont nécessaires, elles ne peuvent que leur être conformes. Pourquoi le passage *volontaire* d'un état de perfection à un état d'imperfection, qui, en définitive, n'est que le passage de la vie à la mort, de la veille au sommeil, ne pourrait-il pas être admis par la raison, et pourquoi l'un exclurait-il l'autre, quand nous voyons, au contraire, dans le monde, l'un appeler toujours l'autre, l'un être la condition indispensable de l'autre ? Et pourquoi l'idée de chute impliquerait-elle une dérogation à la loi de progrès instituée par Dieu et blesserait-elle sa sagesse, si le progrès, loi du monde et non de Dieu, toujours immuable dans sa nature, si le progrès, qui est une ascension, ne peut naître que d'une chute ?

Mais M. Algol ne veut pas de chute pour l'homme, *parce que du jour où il a conquis son individualité, il a conquis l'immortalité.* J'avoue ne pas comprendre ce raisonnement qui, s'il était vrai, donnerait l'immortalité, non-seulement à l'homme, mais à tous les individus de l'univers, animaux et végétaux. Tout, au contraire, me dit, dans le monde, que ce qui commence doit finir ; le commencement appelle la fin d'une façon inévitable ; l'Eternel seul est immortel ; il ne finira pas parce qu'il n'a pas commencé. Ce qui est immortel en nous, ce n'est pas la personnalité humaine, qui change à chaque incarnation, mais la personnalité divine qui lui sert de support et lui donne l'être.

Et non-seulement ce qui commence doit finir, mais la fin ne peut être autre que le commencement. Rien ne vient de rien, mon

honorable contradicteur le reconnaît. Dès lors l'être, en progressant, ne peut que développer ce qui est en lui ; autrement d'où lui viendrait ce qui apparaît de nouveau ? Ce serait l'effet plus grand que la cause, l'être sortant du néant ! Nous ne pouvons donc aller que d'où nous venons, redevenir que ce que nous avons été. Si nous étions sortis du chaos, de la mort, c'est au chaos, à la mort que nous irions. Mais cela n'est pas possible, le moins ne pouvant pas produire le plus. La vie ne peut sortir de la mort qu'à la condition que celle-ci ne soit qu'une suspension momentanée de celle-là. Si la mort était l'état normal, primitif, il n'y aurait jamais eu de vie. C'est donc à la vie, à Dieu que nous allons, parce que c'est de la vie, de Dieu que nous venons. Dieu est le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga.

Je ne finirai pas sans dire un mot de l'infini, auquel M. Algol semble tenir beaucoup. Voltaire le définissait ainsi : « Ce n'est qu'en ajoutant les choses matérielles les unes aux autres qu'on est parvenu à connaître qu'on ne verra jamais la fin de son compte, et cette impuissance on l'a appelée *infini*, ce qui est bien plutôt un aveu de l'ignorance humaine qu'une idée au-dessus de nos sens. » Ce grand et clair esprit, qui ne se payait pas de mots, n'aimait pas l'infini qui choquait sa raison. Il s'élève souvent contre ce vain fantôme. « Vous m'avez fait un vrai plaisir, écrit-il à d'Alembert, en réduisant dans plus d'un article l'infini à sa juste valeur. » Et, en 1776, à M^me^... « Pourquoi serait-il impossible qu'il y eût seulement une certaine quantité d'êtres ? Je conçois bien mieux la nature bornée que je ne conçois la nature infinie. » Buffon ne comprenait l'infini que comme une privation, un retranchement à l'idée du fini, le fini sans termes et sans bornes ; et cette idée n'avait point pour lui d'objet réel. — C'est qu'en effet, pour peu qu'on veuille y réfléchir, on comprendra qu'il n'est rien de plus contraire à l'idée d'infini que l'idée d'être, de chose réelle. On ne peut pas être sans être d'une façon quelconque, sans avoir une forme, un contour ; et la forme, le contour ne sont-ils pas la négation de l'infini, tel qu'on l'entend ordinairement ?

Un jour un peintre en voitures, jeune homme presque illettré, mais roulant toujours dans sa tête des idées métaphysiques, me disait : « Si Dieu existe, il doit avoir une forme et une couleur ; et s'il est juste, il ne peut pas nous empêcher d'arriver à être comme lui. » Cet homme avait au fond les mêmes idées que moi et les exprimait à sa façon.

Swedenborg et ses disciples reconnaissent qu'il y a des formes spirituelles comme il y a des formes corporelles et appellent Dieu l'homme divin.

La sphère n'a ni commencement ni fin, et cependant elle a des limites. Voilà la seule image raisonnable de ce qu'on appelle l'infini ; et voilà pourquoi sans doute l'antiquité l'avait choisie pour symboliser le Grand-Tout.

L'espace n'est pas un être, c'est un rapport. Pour qu'il y ait espace il faut qu'on puisse aller de l'un à l'autre. Supposez que le monde matériel disparaisse, que le multiple rentre dans le sein de l'un, que l'intelligence parfaite, Dieu seul existe ; où sera l'espace ? Et pourtant c'est généralement l'espace sans bornes qu'on cite quand on veut donner une idée de l'infini. Chimère expliquant une chimère.

J'ai dit ce qui est pour moi la vérité actuelle, c'est-à-dire tout ce que ma raison peut présentement saisir de la vérité absolue. Si quelques points demandent encore à être éclaircis, je me ferai un devoir de le faire. Mais qu'on soit bien convaincu que nous ne pouvons pas tous avoir sur ces matières exactement la même solution, parce que la raison n'est pas également développée chez tous le hommes. Ne nous scandalisons donc pas si d'autres pensent autrement que nous. Cherchons à faire accepter nos idées parce que nous les croyons bonnes, mais soyons toujours prêts à accepter celles des autres, le jour où elles nous paraîtraient meilleures.

Telle est ma règle. V. Tournier.

La Harpe de Josepha

(Traduit de l'allemand)

Extrait de l'ouvrage célèbre intitulé : *le Journal d'un médecin.*

Le conseiller *Sellner* passait avec sa jeune femme les jours heureux de la lune de miel. Leur union n'avait pas été le fruit d'une affection passagère et intéressée, car ils se connaissaient depuis longtemps et s'aimaient avec tendresse. Les ressources de Sellner étaient insuffisantes ; aussi avait-il été obligé d'ajourner le moment tant désiré jusqu'à ce qu'il ait obtenu une augmentation de traitement.

Lorsque les longs et ennuyeux jours de cérémonies qui accompagnent le mariage furent passés, le jeune couple chercha les charmes de la solitude. Les heures de la journée s'envolaient rapidement et quand venait le soir, les sons harmonieux de la harpe

de Josepha unis à la flûte de Sellner, semblaient inviter les jeunes époux à de longs et heureux jours. Un soir, ils avaient goûté plus de bonheur que de coutume et Josepha se plaignit d'un violent mal de tête déjà ressenti dans la journée et considérablement augmenté par les douces émotions de la soirée. Sellner, inquiet, envoya chercher le médecin qui déclara une indisposition passagère que le repos dissiperait complétement. Le lendemain, après une nuit d'affreuses souffrances, le médecin constata les symptômes d'une fièvre cérébrale et malgré les remèdes les plus énergiques, la maladie augmenta. Sellner était au désespoir. Le neuvième jour, Josepha sentit que sa faible constitution ne pouvait pas supporter plus longtemps d'aussi cruelles souffrances et que sa dernière heure allait bientôt venir; elle lui dit : « Cher Édouard, c'est avec regret que je vais quitter cette terre où vous avez su me donner tant de bonheur; ce qui me console, c'est que je ne vais pas vous abandonner, mon amour va vous entourer et vous suivre partout, comme un génie fidèle, jusqu'au jour où il nous sera donné de nous réunir de nouveau pour l'éternité. »

Elle retomba sans mouvement, et dans un doux repos, elle laissa son âme retourner vers Dieu! Il était neuf heures du soir. La douleur de Sellner fut indescriptible. Après les premiers instants d'un désespoir silencieux, il tomba dans une profonde mélancolie qui détruisit sa santé. Quand il se releva d'une longue et sérieuse maladie, il avait perdu sa vigueur et sa jeunesse. Il avait ordonné qu'on laissât la chambre de Josepha dans l'état où elle était au moment de sa mort. Sur la table reposait l'ouvrage inachevé et dans un angle se trouvait la harpe. Chaque soir il venait dans le sanctuaire et prenant sa flûte, il se plaçait devant la fenêtre comme il le faisait aux jours de son bonheur, pour exprimer par des notes tristes et plaintives la douleur qu'il éprouvait.

Un soir, dans la chambre de Josepha, la lune jetait ses rayons par la fenêtre ouverte; neuf heures sonnaient au clocher de l'église voisine. Tout à coup, la harpe résonna comme si elle eût été touchée par une main invisible. Surpris au delà de toute expression, Sellner cessa de jouer et la harpe devint silencieuse. Ému, il joua la romance favorite de Josepha, et doucement, bien doucement, la harpe accompagna le chant; son émotion ne connut plus de bornes; il étendait les bras comme pour étreindre l'ombre de sa bien-aimée, se sentit lui-même pressé dans une douce étreinte, et

vit une pâle lueur passer devant lui ; il dit : « Je te reconnais, vision bénie ; tu m'as promis de m'entourer de ton amour et tu tiens ta promesse ; j'ai senti ta douce étreinte et ton baiser. » — Il reprit sa flûte et la harpe répondit encore par de longs et harmonieux murmures. Sellner passa la nuit presque entière à se rappeler et à commenter les événements de la soirée. Le lendemain, il attendit avec une vive impatience l'heure de venir dans la chambre de Josepha. Il avait préludé par quelques accords quand la cloche sonna neuf heures, et la harpe résonna ; il cessa de jouer et l'instrument devint silencieux. Alors la pâle lumière de la veille glissa de nouveau devant ses yeux : « Josepha ! Josepha ! s'écria-t-il, prends-moi !.... » De plus en plus heureux, Sellner retourna dans sa chambre ; sa pâleur mortelle effraya son domestique, qui, malgré la défense de son maître, courut chercher le médecin, un ami dévoué de Sellner. Le docteur trouva le malade en proie à une fièvre violente, qui présentait tous les symptômes de la fatale maladie de Josepha. Sa fièvre augmenta rapidement pendant la nuit, et dans son délire, Sellner ne cessait de parler de Josepha et de sa harpe. Vers le matin, il devint plus calme, étant à bout de force, et il raconta à son ami ce qui s'était passé pendant les soirées précédentes. Quand vint le soir, malgré sa faiblesse excessive, il manifesta le désir d'être transporté dans la chambre de Josepha. Alors, avec une joie indescriptible, il regarda chaque objet qui lui rappelait son souvenir et parla de la neuvième heure comme devant être celle de sa mort.

Il dit adieu à tous ceux qui l'entouraient et demanda à rester seul avec son ami le médecin. Neuf heures sonnèrent alors au clocher voisin..... Sa figure devint radieuse et il murmura avec une profonde émotion : « Josepha ! Josepha ! viens encore une fois, à ma dernière heure ; montre-moi que tu es ici ! » Les cordes de la harpe vibrèrent plus harmonieuses que jamais, le mourant vit encore la pâle lumière glisser devant ses yeux..... « Je viens, je viens..... » murmura-t-il ; et les sons de la harpe expirèrent avec le dernier souffle de Sellner..... Le médecin, vivement ému, ferma les yeux du défunt qui semblait reposer dans une profonde quiétude.

Pendant longtemps, il ne put bannir de son esprit le souvenir de cette heure ; à quelques amis il fit le récit que nous venons de rapporter, et il leur montra aussi la harpe qu'il avait acceptée comme un legs de son pauvre ami Sellner.

Nota. — Ce récit qui vient d'un homme sérieux et savant, fut imprimé bien avant l'apparition du *Livre des Esprits ;* il prouve qu'Allan Kardec a donné un corps réel à une loi que naguère on considérait comme une fiction.

Le médium Amélie

DÉVELOPPEMENT DE SES FACULTÉS

Suite, voir la *Revue* de juin 1877.

Jusqu'au 24 juillet 1874, quelques essais de séances obscures nous avaient donné des encouragements, mais pas de résultats complets. Ce jour-là, la médiumnité à effets physiques d'Amélie se révéla pleinement : tous les jouets, sonnette et petite boîte à musique de poche firent des évolutions dans l'espace et une main fluidique se posa sur celle de ma femme.

27 et 28 juillet. — Espiègleries charmantes des Esprits à leur médium ; celle-ci par exemple : en ma présence ils enlèvent un couvert d'argent qu'Amélie venait de poser sur la table. En cherchant longtemps nous le découvrons caché sur une traverse qui relie les pieds de la table ; sans y toucher nous posons nos mains sur la nappe et nous prions l'Esprit de le rapporter. Ne pouvant le faire, sans doute, il le projette au fond de l'appartement, en pleine lumière.

3 août. — Les Esprits répètent en présence d'une amie invitée tout ce qu'ils ont fait le 24 juillet, mais avec plus de force. En soulevant la table, ils laissent rouler à terre tous les objets qui étaient dessus, et nous rions de leur maladresse, mais aussitôt ils rapportent les jouets et promènent leurs mains sur les nôtres. Ces attouchements toutefois sont légers.

Le 4 août. — Nous avons une séance intime chez notre amie qui s'est procurée une grosse musique de Génève. Les rideaux fermés laissaient passer une trop vive clarté, car il n'était que huit heures. Impatients de commencer, nous convenons de nous bander les yeux et cela n'est pas plus tôt exécuté que les objets mis sur la table sont enlevés comme d'habitude, les chapeaux de ces dames sont échangés, le médium est coiffé d'un éventail et mes lunettes me sont prises pour lui être posées sur le nez etc., etc. Cette séance nous indiquait que la lumière solaire ne gêne pas les Esprits, mais qu'ils sont influencés par le regard humain. Ce qui le prouve encore ce sont les nombreux transports qu'ils opèrent en plein jour chez nous, mais toujours hors de notre vue.

14 août. — Ces dames ayant signalé une main qui les avait touchées, je prends les deux mains du médium et je prie l'Esprit de venir à moi. Aussitôt une main fortement matérialisée me tire la barbe et me serre vigoureusement les doigts. Nous constatons ainsi un grand progrès pour la matérialisation.

17 août. — Le médium lisait un journal tout grand ouvert à côté de nous, le soir : nous vîmes le journal arraché de ses mains et lancé au loin. Amélie n'avait pas fait le moindre mouvement. Elle nous dit qu'elle avait eu comme un éblouissement. Je suppose simplement qu'elle s'endormait et que l'action de l'Esprit signifiait ceci : puisque tu dors tu n'as pas besoin de journal.

26 août. — Premier spécimen d'écriture : une simple lettre de l'alphabet, B, le médium demande des explications par le crayon et l'Esprit lui fait écrire : Je suis heureux de ce que tu penses toujours à ma femme. Quelques jours après le même Esprit donne une phrase en écriture directe et signe en toutes lettres. A partir de cette époque, la nouvelle faculté prend de l'extension chez le médium et les Esprits nous donnent de l'écriture directe depuis deux ans et demie, à toutes nos séances quand nous en demandons.

26 septembre. — Le médium étant dans sa chambre avec une amie tandis que je faisais une partie de cartes avec ma femme, j'ai constaté qu'ils avaient enlevé la boîte à jeu placée sur une chaise à côté de moi. A force de recherches, nous la trouvâmes sous un meuble et remplie de chiffons dérobés dans les chambres. L'esprit n'a donc pas besoin de la présence immédiate du médium pour agir; il lui suffit de certaines conditions que nous ignorons.

27 septembre. — Séance ordinaire avec tous les phénomènes précédemment obtenus. De plus, un fait nouveau me paraît avoir son importance. Pendant l'obscurité, sans prévenir personne, je place une pièce de cinq centimes dans le bougeoir toujours situé derrière moi avec ses allumettes, et avec l'intention qu'il soit enlevé par l'Esprit. A la fin de la séance, à mon grand contentement, la pièce avait disparu, et je garde le silence sur cet incident.

Or, Amélie s'étant couchée avant nous, je l'entendis nous appeler pour nous dire que les Esprits frappaient sur son traversin, touchaient ses cheveux et son front. Nous allâmes, ma femme et moi, à son appel et nous vîmes la pièce de cinq centimes en parfait équilibre sur le nez du médium ! elle ne la sentait point.

Dans cette même séance, voulant produire de l'écriture directe,

et gênés qu'ils étaient, paraît-il, par un tapis et une toile cirée qui recouvraient la table, ils ont enlevé l'un après l'autre ces deux objets sans déranger la position des jouets déposés par nous sur le tapis et que nous retrouvâmes tous sur la table. Dès que la bougie fut allumée, nous vîmes le crayon tomber du plafond sur la table.

Divers Esprits nous avaient assistés pendant nos premières expériences. Or les faits devenaient de plus en plus intéressants, je demandai le nom de celui qui présidait actuellement à nos séances : Il prit le nom de Marius.

Le 28 octobre. — En plein jour, je priai le médium de prendre son crayon sans l'avertir de ce que je voulais faire, alors j'interpellai l'Esprit de cette manière : Marius, êtes-vous là? réponse : présent. — Pourriez-vous produire le phénomène des rideaux que j'ai vu chez M. le docteur P. ? Voici : le médium pose les mains sur un guéridon appuyé contre les rideaux en laine d'une fenêtre et en quelques minutes les rideaux s'entr'ouvrent et se referment plusieurs fois. — Réponse : parfaitement. Aussitôt je place le médium et un guéridon dans la position indiquée et au bout de trois minutes le phénomène à lieu. De plus, un tabouret remisé loin de là est glissé sous les pieds du médium, on lui enlève une bottine et le guéridon entre en danse. Amélie, peu familiarisée encore avec ce sans gêne des Esprits, se récrie, se lève moitié rieuse, moitié fâchée, et nous nous en tenons là.

27 novembre. — Pour la première fois nous voyons voltiger des mouches de feu, en ligne droite, en cercle et se divisant volontiers en deux ou trois parties.

31 décembre. — Chez une dame amie, ces lucioles sont remarquables par leur grosseur et leur intensité. Je dis mentalement à l'Esprit que je vais compter la durée de l'apparition de l'une d'elles. J'en choisis des yeux une de nouvelle formation et sur mon pouls, qui bat exactement la seconde, je compte : un, deux, trois..... A cent, la luciole s'éteint brusquement; pendant tout ce temps elle était restée immobile.

La maîtresse de maison peu ferme encore dans la croyance Spirite, avait mis sur la table un très-beau et lourd chapelet. Les Esprits le manièrent sans la moindre répugnance et en formèrent une jolie coiffure autour de la tête du médium, la croix bien étalée au milieu du front. Il prièrent cette dame de dire le chapelet à leur intention !..... *(A suivre.)*

Madame Collignon à ses coopérateurs

Je vous adresse le résultat obtenu par la coopération de nos frères en Spiritisme. En 1872 et 1873, j'ai reçu 460 francs; en 1876, 131 francs, soit 592 francs.

J'ai employé 349 francs, d'une part, à soutenir un petit enfant abandonné chez sa nourrice depuis la fin de 1872. La pauvre femme, quoique ayant de la famille, n'a pas voulu laisser au hasard ce petit être qui eût été mis aux enfants trouvés, où il serait mort vu sa faiblesse de constitution.

J'ai employé 60 francs pour compléter la petite dot de Félix, ce gentil garçon que nous avons placé à Cempuis (Oise), dans la maison de refuge de notre regretté M. Prévost.

20 francs ont été remis au trésorier de la crèche, à Bordeaux; il y a d'autres menus frais dont je rendrai compte à mes généreux donateurs.

Vous savez que j'ai voulu créer un lit à la crèche de Bordeaux, et que les personnes qui en ont la direction refusent, parce que la somme employée à cet objet vient des Spirites!

Recevez, messieurs, l'expression de mes sentiments fraternels.

Émilie Collignon, rue Sausse, à Bordeaux

Mort du docteur Dupuis

Le rédacteur en chef du *Galiléen* s'est dégagé de la matière; les journaux spirites de la Belgique, le *De Rots*, le *Chercheur*, le *Moniteur de la Fédération Belge*, le *Messager*, rendent hommage à cet homme énergique, plein de cœur, qui a servi notre cause avec un talent tout spécial; son épreuve s'est terminée à 30 ans.

Sous l'égide du colonel Dufour, de MM. Dossaer et Mertian, nos frères dévoués d'Ostende, le Dr Dupuis faisait des conférences remarquables qu'il a dû imprimer en un petit volume; puis il créa le *Galiléen* dont le succès est incontestable et que sa veuve, si intelligente, secondée par nos frères d'Ostende, continuera à rédiger. La famille si intéressante de notre ami est sous la sauvegarde des organisateurs des conférences que nous avons nommés plus haut.

A l'enterrement et devant une assistance nombreuse, MM. Du-

four, Dossaer et Carrein ont prononcé des discours. Nous reproduisons ceux que notre frère Dossaer, le fondateur du journal le *De Rots*, a insérés dans les colonnes de son journal remarquable et si utile à la propagation de notre doctrine.

DISCOURS DE M. DUFOUR

Messieurs,

Votre présence à cette cérémonie est une preuve que les sentiments de fraternité et de solidarité unissent de plus en plus les gens de cœur, que l'élucidation du grand problème du vrai et du bien tend à rentrer dans le désir général; elle est aussi un hommage rendu à l'homme courageux, au philosophe dont toutes les facultés étaient au service de l'humanité, dont toutes les aspirations visaient à l'amélioration morale de ses semblables.

Votre présence ici, Messieurs, est un acte de tolérance; beaucoup parmi vous sont hostiles, faute d'études, à la doctrine, base de l'enseignement des conférences de Dupuis.

Messieurs,

Dupuis, médecin aide-major de l'armée française, s'était établi après la guerre dans sa commune natale où il pratiquait la médecine.....; des dissentiments, dans la localité qu'il habitait, l'engagèrent à partir pour Bruxelles, avec l'intention d'y acquérir le diplôme académique requis par la loi médicale belge pour l'exercice de sa profession en Belgique. L'étude du magnétisme et des grandes questions philosophiques le détournèrent bientôt du but qu'il s'était tracé.

Son âme ardente comprit que, par la vulgarisation des grandes vérités, il serait utile à l'humanité, à la progression morale des hommes, et il y consacra toutes ses veilles.

Il débuta parmi nous par quelques conférences sur le magnétisme, conférences fort intéressantes dans lesquelles il faisait ressortir avec une grande éloquence, les liens qui unissent les faits magnétiques aux principes fondamentaux de la philosophie spiritualiste.

Son amour de l'humanité lui fit ouvrir un dispensaire, où, de nombreux malades trouvèrent dans le magnétisme un soulagement à leurs souffrances. Dupuis donnait la santé au détriment de la sienne; son ardeur l'entraînait et en imprégnant les malades de son fluide bienfaisant, il s'inoculait des fluides malsains.

C'est dans ces soins gratuits que Dupuis a puisé le germe de la maladie qui l'a conduit au tombeau. A nos observations, à nos recommandations de ménager sa santé, il nous disait : « Mes amis, laissez-moi me dévouer, je me sens aidé, j'accomplis la volonté de Dieu!!! Tous, nous disait-il, nous avons ici bas une mission à remplir, acceptée de notre plein gré; nous en rendrons compte à Dieu. Nous ne sommes point créés sans but et notre existence nous est donnée pour racheter nos fautes passées, pour nous épurer, nous améliorer par le progrès moral..... et aussi par le progrès scientifique. »

Tout, chez Dupuis, Messieurs, portait l'empreinte d'un amour vraiment chrétien; pensées, paroles et actions, tout ce qui émanait de lui dénotait les sentiments de la vraie charité, l'abnégation de soi-même, le dévouement absolu à son prochain. Ses écrits, inspirés par les préceptes du grand philosophe juif, étaient les émanations d'une âme aimante, plaçant toute sa confiance en Dieu et visant au progrès, à la fraternité universelle. Ses conférences nous rendaient clairs et d'une application facile les préceptes admirables du Christ; il nous montrait le bonheur du genre humain découlant inévitablement de la pratique générale de ces préceptes : il voulait les assimiler à tous ses auditeurs. Conférences et écrits tendent vers ce but.

Les conférences avaient été imprimées, mais l'ardeur de prosélytisme de Dupuis n'était pas satisfaite; les principes régénérateurs n'étaient pas assez répandus. Il fonda le « *Galiléen* » journal philosophique qui, dès ses débuts, rencontra en France surtout une favorable sympathie. — Le succès de cette publication était avéré dès le principe, les abonnements étaient nombreux. Mais, hélas! les forces de Dupuis allaient s'affaiblissant de jour en jour — bientôt il ne lui fut plus possible de tenir la plume. Grâce à son énergie, grâce à la femme dévouée que le Ciel lui avait donnée et qui rentrant dans les vues de son mari, écrivait sous sa dictée, le *Galiléen* put paraître encore peu de jours avant la mort de notre ami. L'âme de Dupuis s'est envolée vers son Créateur, dans un élan d'amour.

Après avoir dit aux siens « Au revoir », il s'écria : « Mon Dieu, pardonnez-moi, car je Vous aime »..... et tout, pour lui, était fini ici-bas;

Quel spectacle touchant, au moment suprême, présente cette confiance entière en Dieu, et combien, à côté de lui, paraît affreuse l'idée du néant qui domine dans quelques cerveaux. On a passé

toute son existence sans oser regarder en face, sans chercher à résoudre la question de notre *être* et au moment de la mort, le doute, l'affreux doute torture notre Esprit.

Messieurs, qu'une bonne pensée dirigée vers notre cher défunt nous tienne lieu de prière. — Pour nous, la prière est un jet du cœur — la forme n'est rien; la pensée est tout.

Adieu Dupuis et au revoir; que tes enseignements ne soient pas arrêtés par notre séparation et demande à notre vénéré maître Allan Kardec, de t'aider à nous inculquer les vrais principes qui doivent faire progresser notre humanité.

Adieu!

DISCOURS DE M. DOSSAER

Messieurs,

« Il y a une année, à peine, nous serrions pour la première fois la main à notre ami Dupuis; et déjà, nous nous voyons privés de son éloquente parole, de sa vaillante plume : Il s'est dégagé de son enveloppe matérielle..... Confions cette dépouille à la terre, et souvenons-nous uniquement de l'Esprit qui l'a habitée, qui sut captiver l'amour de tous ceux qui l'ont connu; sa mâle parole, dite ou écrite, était un écho de la voix du bien-aimé Rénovateur?

N'en doutons pas, Messieurs, ce cher Esprit cueille en ce moment le fruit de ces récents efforts pour se rapprocher de son Créateur, et pourtant ne cessons pas de prier pour lui, nous qui connaissons le but, le besoin, l'effet de la prière!

Oh non, cher ami, nous ne t'oublierons pas dans nos prières; de ton côté, continue à travailler avec nous, continue à alimenter la flamme de la vérité, flamme que tantôt l'ignorance, tantôt l'intérêt mondain, tâchent vainement d'éteindre; continue la lutte sacrée contre ceux qui veulent retenir l'humanité dans un labyrinthe et l'empêchent de voir où règne le vrai bonheur; continue à prouver combien le Christ avait raison lorsqu'il disait : « Mon royaume n'est pas de ce monde!

Cher ami, si je tiens ce langage, tu le comprends, c'est parce que je t'entrevois déjà dégagé de ce corps ici étendu à nos pieds, parce que je t'entrevois spécialement récompensé pour le dévouement auquel nous attribuons ton retour dans l'erraticité.

Puisses-tu dans cette erraticité jouir des grâces du Seigneur et de l'assistance des Esprits élevés. Que les messagers divins, dont tant de fois et en même temps que nous, tu as reçu les conseils pleins d'amour et de charité, continuent à guider tes pas, à hâter ton ar-

rivée auprès de Celui que tous nous contemplerons après nous en être rendus dignes.

Sans cesse, je prierai le Dieu tout-puissant, de t'accorder la faveur de te communiquer souvent avec nous et dans l'espoir que ce vœu soit exaucé, je te dis : Ami Dupuis à bientôt. »

Ne méprisez pas ceux qui tombent

Nancy, 22 mai 1877.

Messieurs, voici des communications qui ont été obtenues dans cette ville. Il m'a été permis d'en prendre copie. J'ai seulement retranché quelques détails intimes, sans intérêt pour des étrangers. Il me semble qu'elles renferment des enseignements utiles, profitables à vos lecteurs, et c'est à ce titre que je vous les adresse.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de mon profond respect.

Un vieil abonné.

Nancy, 16 *mai* 1877. — Me voici. Mon épreuve est terminée, et il me semble que je suis libre et heureuse. J'ai été vite dématérialisée (1), et cependant je n'avais du Spiritisme qu'une notion vague et indéterminée. La séparation a été douloureuse, mais maintenant j'éprouve un immense soulagement, bien qu'il me semble encore sentir les tressaillements de la chair.

..... Tu désires connaître mon histoire. Je vais te la raconter brièvement. Tu m'as connue, tu sais le genre de vie que je menais. Tu ne m'as pas méprisée, tu as eu de l'affection et des égards pour moi ; tu m'as assistée dans mes derniers moments, sans arrière-pensée et de tout cœur, merci.

Mon père était maçon. Un jour il tomba d'un toit : dès lors tout travail lui fut interdit. Il resta deux ans grabataire, puis il s'éteignit laissant une veuve et une orpheline... Ma mère était dentellière, mais ses faibles journées ne suffisaient pas à notre entretien. Elle se remaria. Autant son premier mari avait été bon et laborieux, autant son second fut mauvais et paresseux. Il ne pouvait me souffrir... Il serait superflu de détailler par le menu tous les maux que j'endurai. Un soir, par un temps affreux, il me jeta

(1) La communication est du 16 au soir : la mort avait eu lieu le 13, à neuf heures du matin.

dehors, à moitié nue, en jupons. C'est ce jour-là que je contractai le germe de la phthisie à laquelle je viens de succomber. Des voisins, à l'insu de mon beau-père, me donnèrent asile pendant quelques jours. Ma mère, douce et faible créature, sans volonté et sans vigueur, réussit à me faire passer quelques vêtements en cachette, et alors je me rendis à la ville voisine, et j'y vécus de l'état de repasseuse qu'on me faisait apprendre... En butte aux mauvais traitements de son mari, ma mère sollicita et obtint une séparation de corps. Elle vint me rejoindre. Peu à peu, l'âge, les chagrins et sa vue qui faiblissait ne lui permirent plus de travailler.

J'étais bien jeune quand mourut mon père : autant dire que je ne l'ai pas connu. Tout ce que je sais, c'est que ma mère le regrette encore. Quant à moi, victime et témoin de la brutalité du beau-père, je me figurais que tous les intérieurs d'ouvriers ressemblaient au nôtre. Aussi, tout en moi se révoltait à l'idée de devenir la femme d'un homme de ma classe. Il en est pourtant de bons et de laborieux. Cette idée fausse me perdit, ou du moins c'est cette idée fausse qui devait déterminer mon épreuve.

J'avais des goûts et des aspirations au-dessus de ma condition, goûts et aspirations que j'entretenais par une lecture assidue, mais frivole. J'étais jeune et d'assez bonne tournure; je fus courtisée, et bientôt je devins un instrument de plaisir. Que veux-tu? Le travail quotidien était insuffisant pour nous assurer, à ma mère et à moi, la vie matérielle.

Ah ! vous tous qui n'avez pas passé par les angoisses de la misère ne jetez pas l'opprobre et l'outrage aux malheureuses qui se trouvent dans la situation que je viens de quitter, pitié pour elles ! Heureuses sont celles qui naissent dans un intérieur tranquille, à l'abri du besoin, qui n'ont point à lutter contre les nécessités de la vie, et ne sont point exposées aux tentations du dénûment ! Heureuses sont-elles, parce que leur condition sociale n'est pas un lot de hasard gagné à la loterie de la vie, mais bien parce qu'elle est le fruit d'une existence antérieure. Oh ! vous qui avez mérité de vivre, entourées de considération, dans un milieu calme et tranquille, jouissez de votre bonheur, mais ne nous accablez pas de dédain, ne nous méprisez pas, si vous ne voulez pas connaître un jour les amers déboires que nous endurons.

..... Grâce à Dieu, je n'ai jamais abandonné mon état de repasseuse, ce qui m'a permis de me maintenir dans une mesure relativement décente et de ne pas rouler dans les bas-fonds du vice.

D'ailleurs, je devais expérimenter ce genre de vie, en connaître les dégoûts et les hauts-de-cœur, parce que, dans une précédente existence, j'avais acculé au vice de malheureuses créatures. Il faut éprouver le mal que l'on a occasionné, afin de l'éviter à l'avenir et d'en préserver les autres. Enfin, je suis devenue phthisique parce que, une de mes victimes avait souffert de ce mal, et que ce mal avait été la conséquence du genre de vie auquel je l'avais réduite. Telle est la justice de Dieu...

17 *mai* 1877. — Je suis morte à la fleur de l'âge, et pourtant mon épreuve m'a paru bien longue. Que serait-ce donc si j'avais dû la poursuivre à travers la vieillesse? C'est dans mes derniers jours que tu m'as connue, alors que la phthisie me desséchait et que je m'avançais à grands pas vers la tombe, courbée sous ma dernière gerbe de douleurs. Instinctivement j'ai eu confiance en toi, et tout de suite j'ai compris que tu m'assisterais. Quand, fatigué de la lutte, on succombe, il est bon de s'affaisser dans des bras amis qui vous déposent doucement à terre et ne vous y laissent pas brusquement tomber. Tu m'as procuré la sécurité et la consolation alors que j'étais impuissante au travail, et cependant tu ne me devais rien. Il dépendait entièrement de toi de faire ou de ne pas faire. Sans toi et sans cette excellente famille C..., que serais-je devenue sur mon lit de douleur? Vous m'avez apporté un secours inopiné : je n'y avais pas droit, mais il m'a été permis d'en profiter. Grâce à vous, mes derniers moments ont été adoucis, la misère ne m'a pas étreint, et vous m'avez épargné les soucis et les privations. Merci.

..... Merci pour ma vielle mère, qui reste seule, infirme et désolée. Pauvre femme ! elle a encore l'épreuve de la misère à subir : que Dieu la lui abrège !

..... La sensation que j'eprouve est celle du soulagement. J'ai soif de repos, comme après une longue fatigue. Grâce à Dieu, je n'ai point commis de grosses fautes, et il me semble que dans ma prochaine existence je mènerai une vie de famille calme, décente et conforme à mes aspirations nouvelles.

18 *mai* 1877. — Je te remercie d'avoir fait mettre cette croix qui rappellera aux miens l'emplacement où mes restes mortels reposent, mais ce qui me réjouit, c'est que je vois profondément gravé au fond de ton cœur, le souvenir d'une pauvre amie qui t'a trop peu connu dans sa dernière existence. Cependant nous n'étions pas tout à fait étrangers l'un à l'autre. Nous nous étions déjà vus et

nous nous reverrons plus tard. Adieu ! Je reviendrai souvent vers toi et je t'assisterai dans l'œuvre que tu as entreprise. Prie pour moi, j'accourrai tout de suite à cet appel. A toi de tout cœur, et à bientôt. MARIE B.,.

Tout commentaire serait inutile, car ces dictées médianimiques sont parlantes.

Les Dragonnades, histoire des Camisards

PAR EUGÈNE BONNEMÈRE (1)

Les lecteurs de la *Revue* savent quel est l'esprit qui anime M. Eugène Bonnemère ; chacun connaît son talent d'historien consciencieux et se plaît à lire ses volumes, où, sous l'impartialité de l'écrivain, on sent l'homme qui aime l'humanité, le prosateur instruit qui ne livre au public que des choses saines qui fortifient la raison et la conscience.

Les Dragonnades, plus encore que l'*Histoire des paysans, la France sous Louis XIV*, et *la Vendée en* 1793, du même auteur, offrent un attrait tout particulier, soit par la lutte de vingt-cinq ans soutenue par de simples paysans protestants contre des armées de Louis XIV commandées par des maréchaux de France, soit par l'existence bien constatée de prophètes qui, recevant les inspirations des Esprits, pouvaient, à l'aide de ce secours, guider au combat des guerriers inexpérimentés, ravis eux-mêmes au-dessus des conditions ordinaires de la vie.

Oui, des inspirés tels que Cavalier, simples paysans sans éducation militaire, purent résister à Louis XIV qui voulait leur enlever le droit d'être protestants ; le grand roi se fit leur bourreau sous l'excitation des haines religieuses.

Il faut lire ces pages pour bien comprendre la valeur de la liberté de penser et pour se bien rendre compte des efforts prodigieux accomplis par les paysans cénevols. Ce volume *vrai* parle du *Théâtre sacré des Cévennes, ou récits des diverses merveilles opérées dans cette partie du Languedoc*, relation de phénomènes accomplis en plein jour devant le maréchal Villars, les intendants, les évêques, le cultivateur ignorant, etc. Ces inspirations, qui ont posé un problème historique bien grave, ont été élucidées à l'aide

1. 3e édition, corrigée et augmentée. Prix : 3 fr. 50, avec le port, 4 fr.

du Magnétisme et du Spiritisme, et M. Bonnemère s'explique ainsi sur ce sujet si palpitant d'intérêt :

(Page 139.) ... « Nous dirons seulement, pour rassurer les esprits timides, que cela ne froisse en rien les idées chrétiennes; nous n'en voulons pour preuve que ces deux versets de l'évangile de saint Mathieu : « Lors donc qu'on vous livrera entre les mains « des gouverneurs et des rois, ne vous mettez point en peine com- « ment vous leur parlerez ni de ce que vous leur direz; car ce que « vous leur devez dire *vous sera donné à l'heure même.* » — « Car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'*esprit de votre père* « *qui parle en vous.* »

« Nous laissons aux commentateurs le soin de décider quel est, au vrai, cet esprit de notre père qui, à certains moments, se substitue à nous, parle à notre place et nous inspire. Peut-être pourrait-on dire que toute génération qui disparaît est le père et la mère de celle qui lui succède, et que les meilleurs parmi ceux qui semblent n'être plus, s'élevant rapidement lorsqu'ils sont débarrassés des entraves du corps matériel, viennent emprunter les organes de ceux de leurs fils qu'ils estiment dignes de leur servir d'interprètes, et qui expieront chèrement un jour le mauvais usage qu'ils auront fait des facultés précieuses qui leur sont déléguées.

« Le magnétisme réveille, surexcite et développe chez certains somnambules l'instinct que la nature a donné à tous les êtres pour leur guérison, et que notre civilisation incomplète a étouffé en nous pour le remplacer par les fausses lueurs de la science. — Le somnambule naturel met son rêve en action, voilà tout. Il n'emprunte rien aux autres, ne peut rien pour eux.

« Le somnambule fluidique, au contraire, celui chez lequel le contact du fluide du magnétiseur provoque cet état bizarre, se sent inopinément tourmenté du désir de soulager ses frères. Il voit le mal, on vient lui indiquer le remède.

« Le somnambule inspiré, qui peut en même temps être fluidique, est le plus richement doué, et chez lui l'inspiration se maintient dans des sphères élevées lorsqu'elle se manifeste spontanément. » Celui-là est un révélateur, c'est en lui seul que le progrès réside, parce que seul il est l'écho, l'instrument d'un esprit docile autre que le sien, et plus avancé.

« Le fluide est un aimant qui attire les morts bien-aimés vers ceux qui restent. Il se dégage abondamment des inspirés, et va éveiller l'attention des êtres partis les premiers et qui leur sont

sympathiques. Ceux-ci, de leur côté, épurés et éclairés par une vie meilleure, jugent mieux et connaissent mieux ces natures primitives, honnêtes, passives, qui peuvent leur servir d'intermédiaire dans l'ordre de faits qu'ils croient utile de leur révéler. Au siècle dernier, on les appelait des extatiques. Aujourd'hui, ce sont des médiums.

« Le spiritualisme est la correspondance des âmes entre elles. Suivant les adeptes de cette croyance, un être invisible se met en communication avec un autre, jouissant d'une organisation particulière qui le rend apte à recevoir les pensées de ceux qui ont vécu et à les écrire, soit par une impulsion mécanique inconsciente imprimée à la main, soit par transmission directe à l'intelligence des médiums.

« Si l'on veut accorder pour un moment quelque créance à ces idées, on comprendra sans peine que les âmes indignées de ces martyrs que le grand roi immolait chaque jour par centaines, soient venues veiller sur les êtres chéris dont elles avaient été violemment séparées, qu'elles les aient soutenus, guidés, consolés au milieu de leurs dures épreuves, inspirés de leur esprit, qu'elles leur aient annoncé par avance, — ce qui eut lieu bien souvent, — les périls qui les menaçaient. »

Nota. — Il y a une belle scène dans l'évangile de saint Luc. Une femme malade s'approche de Jésus, touche ses vêtements, est guérie : « 46. Jésus se retourna et dit : Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une force est sortie de moi, » ch. VIII. — Jésus lui dit, avec le langage du *père* qui parle par la bouche des inspirés : « 48. *Ma fille*, ta foi t'a guérie : va en paix, » ch. III, v. 48

Parmi les inspirés cénevols, un petit nombre l'était réellement et la force qui se dégageait de leur périsprit, comme celle de Jésus, agissait sur la foule agitée et anxieuse qui les entourait. — Spirites, lisez l'*Histoire des Camisards*. P. G. Leymarie.

La *Revue* du mois d'août contiendra un intéressant compte rendu du *Roman de l'Avenir*, obtenu médianimiquement et mis en ordre par M. Eugène Bonnemère.

Le Gérant,
H. JOLY.

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.